

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE  
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.  
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
» » 14 » six mois.  
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Harpe.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul chargé pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

### ROUBAIX

17 mai 1862.

Le Corps législatif a eu hier une courte séance. La Chambre se réunira mercredi prochain en comité secret, pour examiner sommairement deux projets de loi présentés dans cette séance et qui concernent, l'un, les sociétés à responsabilité limitée; l'autre, les pensions des ouvriers de la marine. Il y aura séance publique jeudi pour la discussion du projet de loi relatif aux tabacs.

On a reçu à Madrid des dépêches du général Prim insistant pour le retrait du corps expéditionnaire espagnol. Le cabinet de Madrid devait se réunir pour délibérer sur cette grave question.

Quant aux Français, au 16 avril, date des dernières nouvelles, ils n'avaient pas encore quitté leurs campements, et leur marche vers Mexico était remise au 20 avril, en supposant qu'aucun incident ne vint y mettre obstacle.

Suivant une dépêche américaine, un grand nombre de personnes notables de Mexico auraient fait une démarche auprès du président Juarez pour l'engager à se remettre de ses fonctions dictatoriales.

La Gazette officielle de Turin nous apporte une grave nouvelle : On a découvert un complot pour une expédition projetée au-delà des frontières, probablement en Venetie. Deux ex-officiers de l'armée méridionale, Nullo et Ambiveri, ont été arrêtés à Palazolo comme chefs présumés de l'expédition. On a également arrêté à Sarnico et à Ulzanno-Mageaire une centaine d'individus qui devaient prendre part à l'expédition. Nullo et ses compagnons ont été emprisonnés à Brescia. Une tentative a été faite pour les délivrer; mais la garde a opposé la force, et les assaillants ont eu trois blessés et un mort. Tous les prisonniers ont été conduits à Alexandrie.

Le gouvernement a donné l'ordre à un bataillon de bersagliers et au 14<sup>e</sup> régiment de ligne de se rendre sur la frontière

lombarde, afin de mettre obstacle aux tentatives des volontaires.

Deux dépêches de New-York, en date des 6 et 7 mai, nous annoncent que les confédérés ont évacué Yorktown et que cette ville a été immédiatement occupée par les fédéraux. Les confédérés ont été poursuivis jusqu'à Williamsbourg où un combat acharné a été livré. Les confédérés ont de nouveau essuyé une défaite; ils se sont retirés vers Richmond.

A Yorktown, les fédéraux ont trouvé, dit la dépêche, 70 canons, et une immense quantité de munitions.

On espère que ce nouvel avantage que viennent de remporter les Américains du Nord aura pour premier résultat l'ouverture des ports du Sud.

Un télégramme de Liverpool annonce que le prix du coton diminue et que les stocks sont très considérables.

J. REBOUX.

### L'INDUSTRIE COTONNIÈRE ET LE TRAITÉ DE COMMERCE.

Que d'efforts n'a-t-on pas faits pour chercher à démontrer que les importations de filés et de tissus de coton anglais étaient tout à fait insignifiantes, et qu'elles ne sont absolument pour rien dans la situation déplorable de notre industrie cotonnière! Les journaux officieux ont publié articles sur articles, M. Jean Dollfus a pris deux fois la plume pour convaincre le public que M. Poyer-Quertier n'y entendait absolument rien, et que le *Moniteur industriel* était sous l'influence d'une véritable hallucination.

Malheureusement pour nos adversaires, les Anglais ne sont pas de leur avis; ils trouvent et ils proclament que, par suite du traité de commerce, leurs manufactures de coton, comme leurs fabriques de lainages, ont obtenu en France un débouché pour leurs produits qui leur a été d'un grand secours dans les circonstances présentes.

Nous avons déjà eu occasion de citer les paroles de M. Gladstone à ce sujet; voici maintenant d'autres témoignages qui viennent les corroborer.

C'est d'abord M. A. Egerton qui, dans la séance de la Chambre des communes du 9 mai, passant en revue la situation des centres manufacturiers du Lancashire, déclare qu'il y a des villes où les habi-

tants sont dans une meilleure position, grâce au traité français; ce sont principalement Bolton et Bury.

C'est, en outre, un journal spécial, le *Cotton supply reporter*, feuille industrielle de Manchester, qui s'exprime d'une manière encore plus explicite dans les termes qui suivent :

« Il sera observé que Manchester et Bolton présentent un résultat plus favorable que les autres districts, la proportion du travail actif en plein, sur ces deux places, étant beaucoup plus grande que dans d'autres localités; en vérité, si nous ôtions ces deux places du compte rendu, l'ensemble serait bien moins favorable qu'il ne l'est en réalité.

« La principale cause de cet état de choses exceptionnel, à Bolton et à Manchester, réside dans l'effet bienfaisant du traité français.

« Les qualités employées par les articles mélangés du Yorkshire et dont l'exportation en France a été si considérable depuis la mise à exécution du traité, sont principalement filées à Bolton et aussi en partie à Manchester, de sorte que nos districts de manufactures cotonnières ont déjà considérablement bénéficié par suite de l'ouverture du commerce avec la France. »

Est-ce clair?

P. B.—S. DARNIS.

### Parlement anglais.

Chambre des Communes.  
DISCOURS DE M. DISRAËLI.

C'était l'opinion d'hommes d'Etat que nous honorons tous, — et cette opinion je l'ai toujours partagée, — que l'intérêt de l'Angleterre et celui de la France sont identiques. Je ne parlerai pas de toutes les occasions mais je prendrai les points les plus intéressants en ce moment dans la politique de l'Europe et de l'Amérique, et je rechercherai si l'Angleterre et la France ont, non seulement le même but, mais encore une identité réelle d'intérêt en Italie et aux Etats-Unis. Je commence par l'Italie.

C'est la politique de l'Angleterre comme celle de la France qu'il y ait un puissant état en Italie, et cette politique est démontrée, non par des phrases, mais par des faits. En 1815, quand l'Angleterre exerçait une grande influence sur les destinées de l'Italie, elle agrandit le royaume de Sardaigne du port et de la ville de Gênes et de tout le territoire Ligurien. Ce fut l'Angleterre en 1815 par le traité de Vienne, la France l'a fait en 1859 par le traité de Zurich, et elle a agrandi le territoire de ce même roi de Sardaigne de toute la Lombardie. La politique des deux pays a donc été la même en Italie.

Quant à l'Amérique, on ne peut douter que l'Angleterre et la France aient un intérêt iden-

tique dans la question des Etats-Unis, une grande partie de la population des deux pays étant dans la dépendance de l'Amérique pour tout ce qu'elle produit meilleur et moins cher que partout ailleurs. Puisque la politique des deux Etats est la même en Europe et en Amérique, comment se fait-il qu'on soit presque arrivé, si nous en jugeons par les déclarations de leurs ministres, à une hostilité avouée? Les secrets sont moins bien gardés à Washington qu'à Saint-James et aux Tuileries, et je crois être au-dessous de la vérité en disant qu'au lieu d'agir de concert, les représentants des deux Etats luttent d'intrigue et de finesse, pour obtenir une supériorité d'influence.

Tel est l'état des affaires, et je me demande d'où provient cette jalousie, cette méfiance et ce malentendu constant, qui nécessitent l'augmentation des armements et du budget de la guerre, entre deux puissances qui devraient unir des intérêts communs, et dont l'accord permettrait d'alléger les charges de l'Etat. Je ne me l'explique qu'en admettant que l'Angleterre et la France, tout en ayant un même but, veulent y atteindre par des voies et par des moyens différents.

Il n'y a pas là de véritable cause d'hostilité, mais des mesures de prudence à adopter dans la ligne de conduite que l'on veut suivre; l'Angleterre et la France peuvent envisager les choses à un point de vue différent, sans qu'il en résulte une méintelligence entre elles; et pourtant n'est-il pas noble, n'est-il pas avoué presque avec ostentation qu'une grande méfiance existe entre les deux gouvernements? Le noble lord lui-même (lord Palmerston) ne manque jamais, quand il s'agit des affaires des deux pays, de critiquer la politique que suit la France, de vouloir lui en imposer une autre, et de se plaindre de ce qu'elle ne s'y conforme pas.

Cet état de choses ne devrait pas exister, et surtout ne devrait pas être encouragé par cette chambre, car il conduit nécessairement à un immense surcroît de dépenses, et nous amènera fatalement au renouvellement et à l'accroissement de l'impôt. En principe, la politique de l'Angleterre et de la France est la même en Italie. Mais il y a deux points de cette politique qui ont été des sources fécondes de malentendus entre les deux pays. Le premier est à Naples, ou plutôt à l'Italie du Sud. Il parait que l'Empereur des Français a, au sujet de l'Italie du Sud, des vues différentes de celles des ministres de la reine. L'Empereur des Français était d'avis que ce qu'on appelle l'unité italienne n'est pas nécessairement un élément indispensable à la force de l'Italie, et il mettait en doute s'il est sage d'absorber l'Italie méridionale dans la grande puissance que lui-même a créée dans le nord.

Après avoir agi selon les vues et avec l'approbation du premier ministre d'alors, après avoir entendu discuter la question italienne par les hommes d'Etat les plus capables de l'Europe — au nombre desquels était le grand ministre italien, le comte de Cavour — lord Clarendon, de retour de la conférence, déclara dans la chambre des lords que, selon lui, l'unité italienne était une duperie.

A cela on peut répondre que lord Clarendon n'est plus ministre; mais je crois pouvoir affirmer que s'il n'est plus ministre des affaires étrangères, ce n'est pas la faute du noble lord qui siège en face de moi. Ce noble lord pressa lord Clarendon d'accepter la responsabilité de ce ministère, mais celui-ci eût sans doute des raisons pour refuser.

Nous avons à sa place un autre homme d'Etat auquel j'ai souvent fait de l'opposition, qui, dans le cours de sa vie, a commis bien des erreurs — mais aucune aussi grande que celle qu'il a faite en proposant une résolution dont le résultat a été de nous faire tomber du ministère et de l'éloigner lui-même de la chambre des communes. Mais il n'en reste pas moins un homme d'Etat éminent.

Je me réjouirais de le voir de nouveau sur ce banc, car je crois qu'en perdant la chambre des communes à beaucoup perdu.

Lord Russell devint donc ministre des affaires étrangères. Quelle fut son opinion sur l'unité italienne? Lord Russell était à peine installé sur son siège officiel, quand il apprit qu'un homme, appelé Garibaldi, préparait à Gênes une expédition pour attaquer le royaume des Deux-Siciles. Le noble lord sentit qu'il était de son devoir d'en prévenir François II, et, suivant l'usage établi entre les ministres de puissances amies, de mettre le gouvernement de Naples sur ses gardes, contre un acte aussi illégal qu'indigne.

Un ministre animé de tels sentiments aurait dû juger avec quelque indulgence, les préjugés, si vous voulez les appeler ainsi, d'un allié qui était si bien d'accord avec lui sur la question du Sud de l'Italie. Mais est-ce tout? N'est-ce pas encore résonner à nos oreilles les termes d'une dépêche écrite par le ministre des affaires étrangères quand il siégeait encore dans cette chambre, — dépêche que tout le monde se rappelle, — et dans laquelle nos intérêts dans l'Adriatique étaient dûment pris en considération, mais où une politique, en tout point approuvée et défendue dans cet éloquent langage où excelle le noble lord?

Les choses étant ainsi, il me paraît fort extraordinaire que la question de l'Italie du Sud ait pu devenir une source d'irritation entre deux gouvernements chez lesquels existait à l'origine une parfaite identité de vues et de principes; et que ces sentiments hostiles se soient produits lorsque, en réalité, rien n'aurait dû modifier les opinions du gouvernement anglais, en dehors d'événements ou de circonstances impossibles à prévoir. Je ne veux point blâmer les ministres de la reine d'avoir modifié leurs opinions sur les affaires d'Italie en ce qui concerne le Sud de la Péninsule; mais si l'alliance de la France était si précieuse, — si une cordiale entente avec ce pays était un point aussi important de leur politique que semblent le prouver leurs antécédents, je trouve que nous ne sommes pas excusables d'apporter dans nos rapports avec la France à ce sujet, un esprit d'irritation et des exigences exagérées.

Cette question du Sud de l'Italie se résoudra d'elle-même, je l'espère.

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 18 MAI 1862.

— No 2. —

### LES FIANÇAILLES

— Sa médiocre fortune fut bientôt dissipée, continua la mère; alors il quitta l'Europe, se rendit chez je ne sais que's peuples sauvages, et maintenant il est de retour, à ce que j'apprends, en qualité d'homme d'affaires d'un Américain immensément riche, qui viendra le rejoindre l'an prochain, et qui s'est mis en tête d'acheter, dans notre voisinage, beaucoup de propriétés pour en former une grande seigneurie.

Dorothee persista à dire que l'on peut et que l'on doit même éviter un si méchant homme, et qu'elle se charge de lui rendre impossible l'entrée de la maison, si sa mère lui accorde le pouvoir nécessaire pour cela; mais celle-ci prend de l'humeur et ordonne qu'on ne prononce plus aujourd'hui le nom de ce trouble-paix. — En ce moment les voitures s'approchèrent, parce que la famille veut profiter de la fraîcheur du soir pour retourner à sa maison de campagne, qui est éloignée, et alors une scène étrange a lieu. Le vieux baron s'était déjà approché plusieurs fois de Dorothee, mais elle l'avait évité; cependant il profita du moment où

il l'aide à monter en voiture pour lui glisser à l'oreille quelques paroles aimables; aussitôt, sortant du carrosse, elle saute vivement en arrière et s'enfuit dans l'allée. Le baron ne peut l'atteindre, quelques efforts qu'il fasse; et lorsqu'il s'est enfoncé profondément dans le jardin, elle revient hors d'haleine, laisse tomber son voile sur son visage enivré, et pleure à chaudes larmes, tout en évitant les regards interrogateurs et courroucés de sa mère surprise. La voiture part rapidement, et le baron, honteux et confus, prend congé des jeunes amis et monte dans la sienne, cruellement mortifié, comme il est facile de le voir, quoiqu'il s'efforce de faire bonne contenance.

Le jeune conseiller et l'officier reprennent le chemin de la ville. — Que venons-nous de voir? dit le premier au bout d'un instant. Je ne reviens pas encore de ma surprise, une scène si inconvenante dans une société de si bon ton! Comment surtout cette demoiselle, ce caractère étrange, détestable même, se rencontre-t-elle dans une famille que j'appellerai presque une sainte famille? Quelle faute grave doit lui peser sur le cœur, pour qu'elle se tienne toujours craintivement à l'écart, qu'elle ne prenne jamais part à la conversation et qu'elle soit traitée par tous les autres avec une pitié presque méprisante, qui frappe un étranger. Sans être un enclin au soupçon, on arriverait cependant à des conjectures fautiveuses.

— Tu te tromperais, répond l'officier, car cette demoiselle n'a à rougir d'aucune faute. Si elle avait seulement l'esprit en harmonie avec celui de ses sœurs, elle pourrait reprendre place, sans grands efforts peut-être, parmi toutes ces personnes d'un accord si parfait. Mais le pire de

tout, c'est qu'elle est née avec un esprit plus bas, sans noblesse, qu'elle ne comprend pas les efforts de tous les autres, et que, néanmoins, elle est obligée de s'avouer que leur but, à elle seule inaccessible, est élevé et noble. Ce sentiment de son infériorité l'accable plus que ne pourrait le faire la conscience d'une faute. Elle se sent étrangère au sein de sa famille, mal à l'aise dans la maison maternelle; elle trouve son bonheur dans la société de personnes indignes d'elle, comme cette grosse voisine bavarde, et elle fuit particulièrement le baron, que nous tous nous honorons tant, et qui s'abaisse trop et presque avec passion à vouloir l'initier à une vie plus élevée.

Cependant ils tournent l'angle des rochers et ils découvrent déjà la ville. Mais ils ont la douleur d'apercevoir en même temps ce corpulent baron de Walden, dont le jeune conseiller a eu beaucoup de peine à se dépêtrer le matin. — Eh bien, leur crie le baron, revenez-vous déjà du ciel? A-t-on débité bravement beaucoup de phrases ambrosiennes? Les intentions nectarisées ont-elles bien réussi? Il n'y a pas eu, j'espère, stérilité de sentiments célestes?

Les amis cherchent à se débarrasser de lui, mais il n'y a pas moyen, parce qu'ils suivent le même chemin pour retourner à la ville. — Non pas! s'écrie-t-il d'une voix dominante; nous restons fidèlement ensemble, et là-bas, auprès de la fontaine, nous rencontrerons encore un pauvre pêcheur qui m'attend.

Les deux jeunes gens se voient contraints de faire de nécessité vertu, surtout lorsque le baron poursuit d'un ton criard : — Je remarque bien que vous auriez plaisir à rester encore à rêver sentimentale-

ment dans ces parages, d'autant plus que la lune ne tardera guère à se lever; mais c'est là un désordre que ma société prosaïque ne tolère pas. Croyez-moi, jeunes gens, on n'affiche tous ces sentiments éthers, toute cette pitié doucereuse que pour rendre attrayant à vos yeux ce hampeur du mariage et pour vous y faire mordre, c'est-à-dire si vous avez des emplois et de la fortune. Il y a plusieurs filles dans cette maison, et l'aînée seule, esprit inculte, est assez folle pour refuser tous les partis. Quand elles sont réunies au salon, ces belles et nobles demoiselles, leur mère habile est assise au milieu d'elles, attentive, aux aguets, portant les yeux de tous côtés, et tâtant l'habit de chaque nouvel arrivant pour s'assurer s'il est de drap fin, et si le possesseur serait bien en état de nourrir convenablement une petite femme, lui qui parle de ses voyages et de ses bals. Alors la bouche délicate de la matrone laisse tomber des phrases pieuses, touchantes et fort naïves, ses yeux s'élevaient vers le ciel et roulaient à droite et à gauche; toutes ses paroles et tous ses regards nagent comme des centaines d'hampeons dans le torrent de la fade conversation; les jeunes gens s'élançant tantôt vers une ligne, tantôt vers une autre, jusqu'à ce qu'enfin, ne fût-ce qu'au bout d'un certain laps de temps, l'un ou l'autre se trouve bien pris. C'est ainsi qu'elle a pêché pour Gunda le tendre poisson blanc, et qu'elle l'a convaincu, immédiatement après, que la demoiselle était beaucoup trop bonne pour lui, de sorte qu'il tire le char de l'hyménée comme un pêcheur repentant, et qu'il doit se sentir honoré que tant d'élevation se soit abaissée jusqu'à lui. Maintenant il reste encore à pourvoir Clara, Clémentine et la terrestre Dorothee,

et je ne répondrais pas que la vieille convertisseuse ne fera pas un fiancé pour elle-même de quelque pieux jeune homme et ne lui glissera pas dans la main un contrat de mariage, au lieu de catéchisme. Oui, le mariage est un malheur! Il courbe tout sous le triste joug, et il sacrifie la liberté au mauvais esprit qui ravale presque toujours l'homme au rang d'esclave.

— Vous êtes un grand criminel, dit l'officier; vous laissez le mariage par une scélératesse capricieuse, et vous voulez que tous les hommes mènent cette coupable vie de célibataire; et, n'ayant point de sympathie pour cette société, vous calomniez ces gens qui sont au-dessus de toute calomnie.

— Voilà qui est tout à fait martial! s'écrie le baron. Et cependant j'aurais raison, et peut-être soupirez-vous vous-même un jour, quand vous serez enchaîné et qu'il vous faudra faire, comme un écureuil, toujours les mêmes bonds orthodoxes pour attraper les noix dont votre femme vous réglera : « Hélas! si j'avais voulu croire Walden! »

— Non, monsieur, dit le conseiller avec emportement, le dépit seul vous dicte ce langage, et vous ne croyez pas vous-même à ce que vous dites. — A la bonne heure! reprend le baron, il se peut qu'une créature toute différente de moi-même parle par ma bouche; car c'est souvent ce qui arrive dans le monde, et surtout avec l'incomparable institutrice, la vieille demoiselle Erhard, trop peu mondaine. Quand elle rend ses oracles, quand elle roule ses petits yeux dans sa tête, vous croiriez que la terre va s'entr'ouvrir pour nous englotir aussitôt dans son sein, nous autres incrédules. C'est à elle que j'en veux le plus, car c'est